



Title	Sur la formation de la theorie du chez Herzen
Author(s)	Togawa, Tsuguo; 外川, 継男
Citation	スラヴ研究, 4, 87-103
Issue Date	1960
Doc URL	https://hdl.handle.net/2115/4949
Type	departmental bulletin paper
File Information	KJ00000113147.pdf



SUR LA FORMATION DE LA THÉORIE DU SOCIALISME RUSSE CHEZ HERZEN

PAR

TSUGUO TOGAWA

I

On appelle souvent A. I. Herzen fondateur du «socialisme russe». Dans cet essai je cherche à me rendre compte de la formation de sa théorie dans les années quarante, qui exerça son influence sur le mouvement populiste pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Dans l'article intitulé: «A la mémoire de Herzen», publié en 1912 dans le *Social Démocrate*, en commémoration du centenaire de la naissance de Herzen, Lenine écrivait: «Herzen est le fondateur du socialisme «russe», du «populisme». Herzen voyait le «socialisme» dans l'affranchissement du paysan à qui on laisserait *son lopin de terre*, dans la possession communale du sol et dans la conception paysanne du «droit à la terre». Maintes fois il s'est plu à développer ses idées sur ce thème». ¹⁾

On pourrait dire que Herzen «développait» sa théorie du socialisme russe dans les articles suivants.

- (1) La Russie (1849)²⁾
- (2) Du développement des idées révolutionnaires en Russie (1850)³⁾
- (3) Le peuple russe et le socialisme (1851)⁴⁾
- (4) Russian serfdom (1852)⁵⁾
- (5) Крещеная собственность (1853)⁶⁾
- (6) La Russie et le vieux monde (1854)⁷⁾
- (7) Еще вариация на старую тему (1857)⁸⁾

1) В. И. Ленин, издание четвертое, Том 18, 1952, p. 11

A. HERZEN, Textes philosophiques choisis, deuxième édition, Moscou, 1948, p. 5

2) Je citerai plus bas, sans indication de titre, les oeuvres de Herzen d'après l'édition de ses *Oeuvres en trente volumes* (А. И. Герцен, Собрание сочинений в тридцати томах, Москва, 1954-) vol. VI, pp. 150-186

3) Ibid., vol. VII, pp. 9-132

4) Ibid., vol. VII, pp. 271-306

5) Ibid., vol. XII, pp. 7-33

6) Ibid., vol. XII, pp. 94-117

7) Ibid., vol. XII, pp. 134-166

8) Ibid., vol. XII, pp. 423-436

Cependant, comme M. Koyré l'a justement indiqué, «Herzen n'est pas du tout un bâtisseur de systèmes». ¹⁾ Il n'était pas un fanatique qui se dévouait à la révolution, comme Bakounine ; il n'avait pas non plus le talent de celui qui pouvait relater systématiquement quelque théorie, comme Marx. D'ailleurs, Herzen lui-même le savait bien ; dans son article «Le peuple russe et le socialisme», il écrivait : «Je n'ai parlé que de tendances théoriques, d'espérances lointaines, d'éléments organiques pour l'avenir». ²⁾

En effet, la théorie du socialisme de Herzen contient, me semble-t-il, trop de suggestions, trop de conjectures, et trop d'attentes pour être une théorie bien cohérente. Sur ce point, M. Venturi l'a fort bien écrit : «Prima di diventare un movimento politico cioè, il populismo non si era espresso in una dottrina, ma in una vita, in quella di Herzen». ³⁾

Ce que je crois, c'est que la théorie du socialisme de Herzen n'est qu'une conclusion des recherches de ses pensées pendant des années pénibles, et n'est qu'un grand fleuve composé des ruisseaux de sa vie intellectuelle. Cependant, en général, l'idée d'un homme est non seulement le fruit de ses recherches individuelles, mais aussi celui de la période dans laquelle vécut cet homme, ce qu'il ne nous faut jamais oublier surtout quand nous considérons la théorie de Herzen.

Par conséquent, il faut avant tout se faire une idée claire de la formation et du développement de ses idées précédant la période où furent écrits les articles susdits, mettant en considération les courants des idées du temps. Nous avons, pour cela, *Journal* de Herzen entre 1842-1845, ainsi que son autobiographie «*Mémoires et Pensées*», «digne de prendre une place à côté de *Dichtung und Wahrheit*». ⁴⁾ En effet, dans son autobiographie, Herzen lui-même écrivit : «Les origines de tous les travaux que nous avons accomplis plus tard remontent à ce temps.» ⁵⁾

En poursuivant soigneusement les idées de Herzen pendant cette période, on pourrait constater le fait que les Slavophiles avaient de grandes influences sur Herzen, et qu'il y avait une similitude apparente dans leur manière de penser, quoi

Pour comprendre «ses idées sur ce thème», on pourrait ajouter, comme matériaux, ses articles qui suivent : «Lettre d'un russe à Mazzini» (1850, vol. VI, pp. 224-230) : «Do redakcji «Democratya Polskiego»» (1853, vol. XII, pp. 72-79) : «Юрьев день ! Юрьев день ! Русскому дворянству» (1853, vol. XI, pp. 80-86) : «Поляки прощают нас !» (1853, vol. XII, pp. 87-93) : «XXIII годовщина польского восстания в Лондоне» (1853, vol. XII, pp. 126-132) : «Discours d'Alexandre Herzen, exilé russe, prononcé au meeting tenu le 27 février 1855 dans St. Martin's Hall, à Londres» (vol. XII, pp. 241-252) : «Вперед ! Вперед !» (1856, vol. XII, pp. 306-312) : «Lettera a Giuseppe Mazzini sulle presenti condizioni della Russia» (1857, vol. XII, pp. 339-347) : «Революция в России» (1857, vol. XIII, pp. 21-29) : «Le premier pas vers l'émancipation des paysans serfs en Russie» (1857, vol. XIII, pp. 146-151) : «La France ou l'Angleterre?» (1858, vol. XIII, pp. 209-227) : «Америка и Сибирь» (1858, vol. XIII, pp. 398-403) : «Россия и Польша» (1859, vol. XIV, pp. 7-59) : «Русские немцы и немецкие Русские» (1859, vol. XIV, pp. 148-189) : «Концы и начала» (1860, vol. XVI, pp. 129-198)

1) Alexandre Koyré, «Alexandre Ivanovitch Herzen», dans *Etudes sur l'histoire de la pensée philosophique en Russie*, Paris, 1950, p. 222

2) vol. VII, p. 302

3) Franco Venturi, *Il Populismo Russo*, Torino, 1952 vol. I, p. 3

4) A. Koyré, op. cit., p. 222

5) vol. IX, p. 112

qu'il se produisit entre eux de grandes différences dans les années qui suivirent.

Nous allons voir plus bas sous quelles formes et par quelles influences les éléments divers de la théorie du socialisme russe sont entrés dans la pensée de Herzen, et comment ils ont formé en lui une synthèse.

II

Ce fut la même question de l'avenir de la patrie, de la Russie, qui dominait la pensée de tous les intellectuels contemporains de Herzen.

En 1836, lors de son exil, se publia la première des *Lettres philosophiques* de Petr Tchaadaev. Cette lettre lui fit impression tellement forte qu'il «avait peur d'être devenu fou».

«La *lettre* de Tchaadaev, raconte-t-il dans son autobiographie, était, à sa façon, une dernière parole, une frontière, c'était un coup de feu tiré dans la nuit obscure : quelque chose qui perissait et annonçait sa chute ? un signal, un appel au secours, l'annonce du matin ? ou bien l'annonce qu'il n'aurait pas de matin, peu importe, il fallait s'éveiller.»

«Que signifient, semble-t-il, deux ou trois pages d'une revue mensuelle ? Et cependant, telle était la force de ce qui se trouvait dit, telle était la puissance du mot sur la page muette et peu habituée à une parole indépendante, que la *lettre* de Tchaadaev secoua toute la Russie pensante. Elle avait le droit de le faire. Après le *Malheur d'avoir de l'esprit*, il n'y eut pas une seule œuvre littéraire qui produisit une telle impression... La pensée était accablée, elle travaillait—mais n'arrivait à rien. Il était dangereux de parler—et d'ailleurs, on n'avait rien à dire : tout à coup se leva une figure triste et elle demanda doucement la parole pour prononcer son *lasciate ogni speranza*.¹⁾

Quand Herzen écrivit ainsi, ne se souvenait-il pas, sans doute, des «paroles» suivantes dans cette *lettre* ? «C'est que nous n'avons jamais marché avec les autres peuples ; nous n'appartenons à aucune des grandes familles du genre humain ; nous ne sommes ni de l'Occident ni de l'Orient et nous n'avons les traditions ni de l'un ni de l'autre. Placés comme en dehors du temps, l'éducation universelle du genre humain ne nous a pas atteints.» «Cette admirable liaison des idées humaines dans la succession des âges, cette histoire de l'esprit humain qui l'ont conduit à l'état où il est aujourd'hui dans le reste du monde n'ont eu aucun effet sur nous.»²⁾

«Il n'y a point chez nous de développement intime, de progrès naturel ; les nouvelles idées balayent les anciennes parce qu'elles ne viennent pas de celles-là et qu'elles nous tombent je ne sais d'où. Ne prenant que des idées toutes faites, la trace ineffaçable qu'un mouvement d'idées progressif grave dans les esprits et qui fait leur force ne sillonne pas nos intelligences. Nous grandissons, mais nous ne mûrissons pas...» «Nous sommes du nombre de ces nations qui ne semblent pas faire

1) vol. IX, p. 139 : Traduction de Quénet, dans *Tchaadaev et lettres philosophiques*, Paris, 1931, p. 233

2) *Сочинения и Письма П. Я. Чаадаева*, под ред. Гершензона, Москва, 1913, т. I, p. 77
Traduction de Koyré, dans op. cit., p. 21

partie intégrante du genre humain mais qui n'existent que pour donner quelque grande leçon au monde.»¹⁾

Certes, dans son autobiographie, Herzen continue à écrire : «Tout le monde sentait l'oppression, et avait *quelque chose* au cœur, mais malgré soi tous se taisaient ; enfin un homme apparut et prononça, à sa manière, ce *quelque chose*... Prétendre que le passé de la Russie était vain, que son présent est insupportable, et que son futur n'existe pas du tout, serait tout à fait vraie ; mais ce serait naturel qu'une telle observation devrait provoquer nécessairement l'opposition.»²⁾

Il est vrai que, au moins pour un petit groupe de jeunes radicaux tel que Herzen, «la lettre de Tchaadaev resonna comme une trompette d'appel». Et «le signal fut donné et de tous côtés partirent de nouvelles voix ; de jeunes lutteurs entrèrent dans l'arène, témoignant du travail silencieux qui s'était fait pendant ces dix années».³⁾ Il va sans dire que Herzen lui-même était un de ces jeunes lutteurs.

*
**

Au mois de mai 1840, Herzen quitta «la ville de Vladimir et sa pauvre rivière Kliazm» ; on la transféra à un autre poste à Pétersbourg. D'autre part, son grand ami Ogarev avait été autorisé à revenir à Moscou quelques mois avant son retour.⁴⁾

Et ce fut le Moscou de cette époque, pas le Pétersbourg bureaucratique, qui était le centre de toute la Russie progressive, et ce fut justement dans cette vieille capitale qu'on vit s'épanouir beaucoup de talents jusqu'alors inconnus.

«... Le cercle de jeunes gens, écrit Herzen dans *Mémoires et Pensées*, qui s'était formé autour d'Ogarev n'était pas notre cercle d'autrefois. A part nous, il ne restait que deux des anciens amis. Le ton, les intérêts, les occupations, tout avait changé. Les amis de Stankévitch étaient au premier rang ; Bakounine et Biéliniski se trouvaient à leur tête, armés chacun d'un volume de philosophie hégélienne et d'une intolérance juvénile, sans laquelle il n'existe pas de convictions ardentes et passionnées».⁵⁾

Les nouveaux amis de Herzen le reçurent «comme on accueille les émigrés et les anciens combattants, les hommes qui sortent des prisons, qui reviennent de captivité ou d'exil». Leur «intolérance juvénile» exigeait de lui qu'il acceptât aveuglément la philosophie hégélienne, et même la manière dont ils l'interprétaient.⁶⁾

C'était ainsi que Herzen fut entraîné dans le tourbillon philosophique des jeunes gens. Il se mettait, avec acharnement, à l'étude de Hegel, dont le fruit se montrerait dans ses articles du *Dilettantisme dans la science* (1842-'43) et des *Lettres sur*

1) Ibid, t. I, pp. 80-81 : Koyré, dans op. cit., p. 23

2) vol. IX, p. 140

3) vol. VII, pp. 92-93

4) vol. IX, pp. 9-10 p. 47 sq.

5) vol. IX, p. 16 ; A. Herzen, *Textes philosophiques choisis*, Moscou, 1948, p. 548 : cf. B. Анненков, *Литературные Воспоминания*, Ленинград, 1928, pp. 329-330

6) vol. IX, p. 18 ; A. Herzen, op. cit., p. 550 ; cf. Benoit-p. Hépner, *Bakounine et le Panslavisme Révolutionnaire*, Paris, 1950, pp. 94-95

l'étude de la nature (1844-'45).

Il faudrait pourtant dire, comme M. Zenkovski l'indique, que Herzen «n'était pas un hégélien au sens propre du terme, que non seulement son attitude envers le système de Hegel était «libre», mais encore qu'il n'y prenait que ce dont il avait besoin». ¹⁾ Cela signifie en même temps qu'il prenait toujours une attitude critique auprès de la philosophie de Hegel, quoi qu'il ne pût pas être là vraiment scientifique. ²⁾

«Il est si difficile, lisons-nous dans son journal du 22 septembre 1842, de pousser l'esprit de conséquences jusqu'à l'héroïsme, d'accepter les suites avec abnégation, que les plus grands hommes se sont arrêtés devant les résultats évidents de leurs principes. Cela s'applique à Hegel, au développement de sa jeune école, de ses principes; Hegel aurait renoncé à ces principes, car il aimait et respectait *das Bestehende*; il avait senti qu'il ne supporterait pas le coup et ne voulut pas frapper; selon lui, il suffisait pour le moment qu'il fut parvenu à ses principes. La génération nouvelle commença là où il s'était arrêté; en faisant un pas en avant on portait justement le coup qui devait ébranler à fond *das Bestehende*. Hegel y aurait renoncé, mais voilà: ses principes lui auraient été *plus fidèles* que lui-même, plus conformes à Hegel en tant que penseur dégagé de sa personnalité accidentelle, des influences de son époque, etc...» ³⁾

Pour ce qui concerne les éléments constitutifs de sa théorie *du socialisme russe*, Herzen cherchait, à sa manière, dans la philosophie hégélienne une interprétation où la Russie jouerait, pour l'avenir, un beau rôle; ce fut justement, rappelons-nous, ce que Tchaadaev avait nié dans ses *lettres*.

«...L'avenir, écrit Herzen dans *Le dilletantisme dans la science*, est une possibilité et non pas réalité; il n'existe pas en fait... Nous pouvons prévoir l'avenir, parce que nous sommes les prémisses sur lesquelles se base son syllogisme, mais nous ne pouvons le faire que d'une manière générale, abstraite. Lorsque le moment sera venu, la foudre des événements déchirera les nuages, consumera les obstacles et l'avenir naîtra, comme Minerve, armé de pied en cap. Cependant la foi en l'avenir est notre droit le plus noble, notre bien inaliénable; en croyant à l'avenir, nous sommes pleins d'amour pour le présent.

Et cette foi en l'avenir nous sauvera du désespoir dans les moments pénibles; et

1) B. Zenkovsky, Histoire de la philosophie russe, t II, Paris, 1953, p. 317

2) Voir le journal: 13 avril, 29 juil., 22 et 30 septbre, 18 et 29 nov., 21 et 27 dec. en 1842; 7 janv., 26 oct., 28 nov., 6 dec. de l'année 1843; 14 et 19 avril, 2 juin, 1^{er}, 4 et 16 juil., 28 et 30 août, 3 et 15 septbre, 3 oct. en 1844; 28 fev, 1845 «Hegel fut, écrit Herzen dans le journal du 3 septembre 1844, le plus grand représentant du bouleversement qui devait transformer de l'alpha à l'oméga la conscience de l'humanité dans la science; dans la vie il fut nul. Evidemment, l'époque et le pays où il vécut y furent pour beaucoup. En outre, Berlin exerça sur lui son influence; dans le monde pratique, Hegel fut un petit bourgeois. Il ne se fit pas scrupule de demander la protection du ministère prussien contre l'âpre critique parue dans une revue de Prusse; au cours d'une attaque peu délicate et presque vile contre Fries il conseilla de restreindre la liberté de presse d'une revue. Enfin, si son enseignement de la philosophie du droit fut d'une grande utilité et dissipa la démagogie théorique vide et générale, il ne fit pas moins de tort en défendant énergiquement le mal existant et en bafouant la *beauté d'âme* des élans de jeunesse, comme si c'était la pire des platitudes». vol. II, pp. 378-379, Textes philosophiques, p. 338

3) vol. II, p. 229; Textes philosophiques, p. 329

cet amour du présent vivra en des actes bienfaisants». ¹⁾

Certes, Hégel n'aurait pas tenu compte de *l'avenir* dans sa philosophie de l'histoire, ²⁾ mais ce fut dans sa dialectique où Herzen trouva ce dont il avait besoin, Quoi que le passé de la Russie ne fut qu'un néant, son futur lui parut promettre beaucoup de chose. Il finissait par considérer, comme M. Koyré l'indique, que l'ancienne Russie était une thèse, Pierre le Grand en était l'antithèse et l'avenir en ferait la synthèse. ³⁾ En effet, dans son article *Du développement des idées révolutionnaires en Russie* Herzen écrivit :

«L'histoire russe n'est que l'embryogénie d'un Etat slave ; la Russie n'a fait que s'organiser. Tout le passé de ce pays, depuis le IX^e siècle, doit être considéré comme l'acheminement vers un avenir inconnu, qui commence à poindre.

La véritable histoire russe ne date que de 1812—antérieurement il n'avait que l'introduction». ⁴⁾

*

**

Nous ne pouvons pas, bien entendu, alléguer ici toutes les études philosophiques des hégéliens de Moscou des années trente et quarante, mais, du moins, nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'il y avait encore de jeunes gens qui cherchaient, de la même manière que Herzen, à trouver dans la philosophie hégélienne une lumière qui leur montrerait la voie par laquelle la Russie devait s'avancer. Est-il besoin de dire que ce furent Vissarion l'impétueux, le fanatique Michel, le modeste Granovski, le jeune Aksakov et bien d'autres qui étudiaient, avec tant d'acharnement, la philosophie de Hégel pendant des années trente et quarante ? ⁵⁾

Nous remarquons ici, à côté de cercle de Stankévitch, un autre cercle : «ce sont ses membres que l'on appela par la suite les slavophiles», écrivait Herzen dans son autobiographie. «Les Slaves abordaient, par le côté opposé, les mêmes questions qui nous occupaient ; ils étaient, bien plus que les amis de Stankévitch, entraînés dans le tourbillon de la vie et dans une lutte véritable». ⁶⁾

Eh bien, quelles étaient les *mêmes questions vitales* ? Qu'est-ce autre chose que

1) vol. III, pp. 87-88 ; Textes philosophiques, pp. 100-102

2) cf. Г. Шпет, *Философское Мировоззрение Герцена*, Петроград 1921, p. 76 sq.

3) cf. Koyré, op. cit., p. 210

4) Sous ce rapport, les mots suivants de M. Hepner, me paraît-il, valent la peine d'être écouté :

«Dans le chapitre final du *Dilletantisme dans la science*, intitulé *Le bouddhisme dans la science*, Herzen ébaucha les grandes lignes de sa propre philosophie de l'histoire, réconciliant la liberté avec la nécessité et qui, par son *possibilisme*, se situa en fait au pôle opposé du hégélianisme. Comme l'histoire naturelle, l'histoire humaine est une suite de mutations où le hasard, l'improvisation règnent en maîtres. Cette conception devait rester celle de Herzen toute sa vie, réapparaissant dans tous ses écrits publiés en émigration depuis qu'il quitta la Russie en 1847. Si pour Hégel et son disciple Marx tout est nécessaire, tout est possible pour Herzen. Après la faillite des idéaux de 1848 qui fut pour lui l'écroulement du monde, cette vue de l'esprit le soutint notamment dans la foi que la Russie serait la terre de choix du socialisme et cela sans qu'elle dût passer par le stade bourgeois.» Hepner, op. cit., p. 96 ; cf. B. Zenkovsky, op. cit., t. I, p. 331

5) cf. A. Koyré «Hégel en Russie», dans op. cit., pp. 103-170

6) vol. IX, p. 40 ; Textes philosophiques, p. 574

l'éternel problème des rapports entre la Russie et l'Occident, entre la civilisation russe et la civilisation européenne ?

Déjà, en janvier 1832, le jeune I. Kiréevski, le futur chef du cercle des Slavophiles, avait écrit à l'âge de 26 ans, un article remarquable sur le *Dix-neuvième siècle*. Il y montra une grande différence de la Russie avec l'Occident qui consistait dans les principes fondamentaux.

«Une muraille chinoise se dresse entre la Russie et l'Europe, qui n'a laissé pénétrer chez nous l'air de l'Occident civilisé que par quelques fentes ; cette muraille dans laquelle le grand Pierre... a ouvert une large brèche, que Catherine a longtemps essayé de détruire... reste encore debout. Quand tombera-t-elle ? Quand notre civilisation atteindra-t-elle le degré de développement des États civilisés de l'Europe ? Que devons-nous faire pour atteindre ce but ?... Devons-nous tirer notre civilisation de l'intérieur de nous-même ou la recevoir de l'Europe ? Et quel est le principe de notre propre vie que nous devons développer ? Et que devons-nous emprunter aux nations civilisées avant nous ?»¹⁾

Co fut sans doute, au fond, à cause de la différence des vues sur ce sujet, sur le même problème du futur de la Russie, que, après la mort de Stankévitch en 1840, son cercle «devait se dissoudre inévitablement».

«Il était naturel, écrit Herzen dans son autobiographie, que le cercle de Stankévitch se partageât entre eux et nous. Les Aksakov, Samarine se joignirent aux Slaves, c'est-à-dire à Khomiakov et aux Kireevski. Biéliniski Bakounine passèrent de notre côté. Le meilleur ami de Stankévitch, qui lui était dévoué de tout son être, Granovski, fut des nôtres, dès son retour d'Allemagne». On pourrait dire aussi que Herzen avait raison quand il écrivit les mots suivants : «Si Stankévitch était resté vivant, son cercle n'aurait tout de même pas duré ; il aurait passé lui-même soit chez Khomiakov, soit chez nous».²⁾

*
**

Au mois de juillet de l'année suivante, en 1841, Herzen fut, encore une fois, banni de la capitale. Il lui fallut passer une année entière sans espoir à Novgorod comme un fonctionnaire des autorités locales. En juin 1842, on l'autorisa à donner sa démission et à rentrer, cette fois-ci, à Moscou.³⁾

Quelques jours après son retour, Herzen fit une visite à Tchaadaev ; ils passèrent tous les deux une nuit à causer sur le sujet des *Âmes mortes* de Gogol⁴⁾

1) Полное собрание сочинений И. В. Киреевского в двух томах, Москва, 1911. Т. I, p. 72 ; Traduction de Koyré, dans *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIX siècle*, Paris, 1929, pp. 175-176

Herzen lut cet article de Kiréevski plus tard en 1843, dans le journal du 21 décembre il écrivit : «Les articles de I. V. Kiréevski sont merveilleux ; ils ont devancé les tendances contemporaines dans l'Europe elle-même, quelle saine et forte tête ! quel talent, quel style !... Et qu'est-il sorti de lui ? Mais son despotisme, quel dommage ! et il s'est brisé à la fin. Il s'est brisé comme une noble nature, il n'a pas trahi la direction de sa vie, mais s'est jeté au plus sombre fourré du mysticisme. C'est là qu'il cherche le salut. Pauvres victimes, et grandes victimes offertes à Moloch !» vol. II, p. 321 ; cf. A. Gratieux, A. S. Khomiakov et le Mouvement Slavophile, Paris, 1939, vol. I, p. 99

2) vol. IX, p. 40 ; Textes philosophiques, p. 574

3) cf. vol. IX, pp. 47-91

4) vol. II, p. 220 ; journal du 29 juillet 1842

Cet ouvrage de Gogol avait été envoyé à Herzen par son ami Ogarev le mois précédent. Le jour où il l'avait reçu, Herzen écrivit dans son carnet :

«Il m'a envoyé les *Âmes mortes* de Gogol. c'est bien un livre merveilleux. Mais c'est un reproche à la Russie d'aujourd'hui, de plus un reproche sans espoir... Le monde de Tchitchikov est triste et sombre comme l'est le nôtre; là comme ici, il y a une seule consolation dans la foi et dans l'attente en l'avenir; on ne peut jamais nier cette foi, et elle est loin d'être une consolation romantique *ins Blaue*, au contraire elle a une base réelle; dans le cœur du Russe, me semble-t-il, coule du sang vivant».¹⁾

Herzen trouva ainsi dans le roman de Gogol «un reproche sans espoir à la Russie réelle», comme il l'avait vu antérieurement dans *Lettres philosophiques* de Tchaadaev; cependant ce serait une grande erreur si nous y négligions le fait qu'il y rêvait, en même temps, de «l'attente en l'avenir».

Et ce fut justement pour cette attente que Herzen consacra toute sa vie à la Russie; de même se faisaient les polémiques entre les Occidentalistes et les Slavophiles concernant ce même sujet. Comme Herzen lui-même écrivit, les opinions sur cet ouvrage étaient complètement séparées entre les Occidentalistes et les Slavophiles; ceux-ci le louaient comme «notre Iliade» ou bien «l'apothéose de la Russie», tandis que ceux-là en médisaient comme «la Malédiction à la Russie».²⁾

«Et quelle est la signification des écrits de Gogol que les Slaves admirent avec tant d'exagération? Quelque autre a-t-il placé plus haut que lui le pilori auquel il a attaché la vie russe?» Herzen se demanda plus tard dans son article *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*. «L'auteur de l'article du Moscovite dit que Gogol «descendit comme un mineur dans ce monde sourd sans tonnerre ni secousses, immobile et égal, marais sans fond, qui entraîne doucement, mais sans retour, tout ce qu'il y a de frais (c'est un Slavophile qui parle); il descendit comme un mineur qui a trouvé sous terre une veine qui n'a pas encore été entamée». Oui, Gogol a senti cette force, cette mine vierge sous la terre inculte. Peut-être même l'eût-il entamée, mais malheureusement il crut avant le temps avoir atteint le fond au lieu de continuer à déblayer, il se mit à chercher l'or. Qu'en est-il résulté? Il commença à défendre ce qu'il avait démolì, à justifier le servage, et finit par se jeter aux pieds du représentant de la «bienveillance et de l'amour».³⁾

Dans le monde intellectuel tel qu'il était, Herzen correspondait et avait des relations non seulement avec les Occidentalistes mais aussi avec des représentants

1) vol. II, p. 214; journal du 11 juin 1842

2) vol. II, p. 220 journal du 29 juillet 1842

3) vol. VII, p. 117 Dans sa lettre à M^{lle} Meysenbug, intitulée *Sur le roman rural en Russie*, Herzen écrit: «C'est difficile pour un étranger de comprendre quel effet prodigieux produisit chez nous la représentation du *Reviseur* au théâtre... Son grand poème en prose *Les âmes mortes*, ce roman macabre, fit en Russie une sensation dans le genre de celle qui a été provoquée en France par le *Mariage de Figaro*. En contemplant cette ménagerie de seigneurs et d'employés — repus, avinés, ignares, marchant dans les ténèbres les plus profondes et occupés de l'achat et de la vente des «âmes des paysans morts» — il y a de quoi devenir fou. Il est vrai que les panslavistes comptent Gogol parmi les leurs, — c'est la canonisation d'Aristote. Gogol n'appartenait jamais à aucun parti». vol. XIII, pp. 456-458

du cercle des Slavophiles ; plus d'une fois il rendait visite à M^{me} Elaguine, mère des frères Kiréevski, et en même temps il entra en discussion avec Khomiakov.¹⁾

«Hier, lit-on dans sa note, discussion prolongée chez moi avec Khomiakov, sur la philosophie contemporaine. Merveilleux don de fascination logique, rapidité de conception, mémoire extraordinaire ; l'étendue de son intelligence est vaste ; fidèle à lui-même il ne perd pas une minute *l'arrière pensée*²⁾ vers laquelle il tend. Capacité extraordinaire. J'étais content de cette discussion ; je pouvais, d'une certaine façon, me rendre compt de mes forces ; cela vaut la peine de se mesurer avec un pareil champion. Nous nous séparâmes, chacun sur ses positions, sans avoir cédé un iota».³⁾

Hérzen, quoi qu'il ne pût pas approuver ce qu'il appelait le Byzantinisme de Khomiakov et de Kiréevski, ne se refusa pas non plus la sympathie et l'admiration qu'il gardait pour leurs personnalités.⁴⁾ C'est pour cela qu'il les appela, plus tard dans son autobiographie, «nos amis les ennemis, plus précisément, nos ennemis les amis».⁵⁾

De la situation du monde intellectuel de cette période, George Samarine écrivait dans sa quatrième lettre au père Martynov : «Les deux cercles ne s'accordaient presque en rien ; néanmoins, ils se rencontraient journellement, vivaient entre eux en amis, et formaient pour ainsi dire une seule société ; ils avaient besoin l'un de l'autre : ils étaient attirés par une sympathie mutuelle, fondée sur l'unité des intérêts intellectuels et sur une profonde estime réciproque ... Les discussions tournaient autour des thèmes suivants : est-il possible de passer logiquement, sans faire de saut ou d'interruption, du concept de l'être pur, par le concept du non être, au concept du développement et de l'être déterminé, du *Sein* par le *Nichts*, au *Werden* et au *Dasein*. En d'autres termes, qu'est-ce qui dirige le monde : la volonté librement créatrice ou la loi de nécessité ?

De plus, quels sont les rapports de l'Église orthodoxe avec le Latinisme et le Protestantisme ? Faut-il l'envisager comme un milieu primitif de non différenciation initiale, dont, par voie de développement et de progrès ultérieur, sont sorties d'autres formes supérieures de conception religieuse universelle, ou bien comme la plénitude immuable et inaltérable de la Révélation, laquelle fut soumise dans le monde occidental aux conceptions germano-latines, et par suite s'est divisée en pôles opposés ?

Enfin, en quoi consiste la différence entre la civilisation russe et celle de l'Europe occidentale ? Est-ce uniquement dans le degré de développement ou dans le caractère même des principes civilisateurs ? La civilisation russe a-t-elle à se pénétrer de plus

1) Voir son journal ; le 18 et 23 novembre, le 25 décembre en 1842

2) en français dans le texte

3) Journal du 21 décembre 1842, vol. II. p. 250 ; Traduction de Gratioux. dans op. cit., t. I, p. 100

4) Par exemple, dans journal du 23 décembre 1842, nous lisons les mots suivants : «Quelle belle et forte personnalité que celle d'Ivan Kiréevski ! Combien de richesses ont péri et de richesses déjà développées ! Il a été brisé comme peut se briser un chêne. Il fait pitié, terriblement pitié. Il se consume ; la lutte en lui se prolonge sourdement et le mine. A lui seul, il rachète tout le parti des Slavophiles». vol. II, p. 273 ; Traduction de Gratioux dans op. cit., t. I, p. 75, n. 3

5) vol IX, p. 133

en plus, non seulement des résultats extérieurs, mais des principes même de la civilisation de l'Europe Occidentale? ou bien, pénétrant plus profondément dans son être spirituel propre, orthodoxo-russe, à y reconnaître les principes d'une nouvelle phase à venir de la civilisation humaine universelle?... »¹⁾

Nous verrons dans la suite que la théorie du socialisme russe de Herzen ne fut rien d'autre qu'une réponse aux thèmes développés dans cette description. Voyons maintenant quelle critique et quelle sympathie Herzen avait conçus pour les instances des slavophiles.

*

Pour Khomiakov de même que pour Tchaadaev, le point de départ de la connaissance de la Russie était le christianisme russe.²⁾ Pour tous les deux, il était évident que la Providence avait assigné le destin grandiose à la Russie.³⁾ Mais pour le matérialiste tel qu'est devenu Herzen, il était impossible d'admettre les attitudes et la manière de penser religieuses de Tchaadaev et des Slavophiles.

Nous lisons dans son journal du 10 mars: «J'ai discuté avec Tchaadaev sur le catholicisme et le temps présent; avec sa haute intelligence, avec son immense lecture et son art d'exposition, c'est un homme d'autrefois. J'éprouvais une gêne à le combattre, il est la noble incarnation de la partie raisonnable du catholicisme. Il y a trouvé la paix et une réponse et de plus, non par la mystique et le piétisme, mais par une manière de voir sociale et politique. Toutefois, c'est une voix de la tombe, une voix du pays de la mort et de l'anéantissement. Cette voix nous paraît étrange. La seule excuse c'est qu'ils ne comprennent pas la voix vivante du présent».⁴⁾

La solution que Tchaadaev crut trouver dans la catholicisation de la Russie, aux yeux de Herzen, «n'en est pas une».⁵⁾

Il était plus difficile pour Herzen de comprendre l'orthodoxie étroite et le chauvinisme outré des Slavophiles. Ça et là dans son journal entre 1842 et 1845, nous lisons sa critique sur les idées orthodoxes ainsi que les vues politico-sociales des Slavophiles.⁶⁾

Il écrivait dans son journal du 26 octobre 1842 les mots suivants: «La conversation avec P. V. Kiréevski. Leur manière de voir est étrange jusqu'à en être suspecte: elle n'est certainement pas dépourvue de poésie, quoi que leur partialité saute aux yeux. Tout point de vue religieux a nécessairement une part de faux; leur point de vue à eux est, en plus, celui d'un particularisme religieux, c'est le Christianisme

1) Ю. Самарин, Собрание Сочинений, Т. VI, pp. 238 sq.; Traduction de Gratieux dans op. cit., Т. I, pp. 97-98

2) cf. Quénet, op. cit., p. 305

3) cf. Koyré, Etudes sur l'histoire de la pensée philosophique en Russie, p. 47

4) vol. II, p. 226; Traduction de Quénet, dans op. cit., p. 312

5) vol. VII, p. 99; Du développement des idées révolutionnaires en Russie

6) De la critique de Herzen sur les idées des Slavophiles, en cette période, voir son journal: 6 et 23 nov. (vol. II, pp. 240-241, 244-246) en 1842; 8 janv. (pp. 257-260), 23 juin (pp. 288-289), 26 oct. (pp. 309-312), 10 nov. (pp. 314-315) en 1843; 24 janv. (p. 328), 12, 17, 21 et 24 fev. (pp. 333-339), 17 mars (pp. 342-343), 12 mai (pp. 353-354), 4 juin (356-357), 4 et 15 sept. (379-382), 4, 10 et 17 dec. (pp. 391-392, 396-397) de l'année 1844; 10 janv. (pp. 403-404), 23 et 26 fev. (pp. 406-407) en 1845 etc.

gréco-russe ; ils rejettent tout le Christianisme occidental... Ils acceptent l'Église comme la vérité... et en même temps ils reconnaissent que même l'Église greque est opprimée ; que chez nous elle n'est bonne à rien. Que reste-t-il ?... Il (Kiréevski) regarde l'Occident avec haine... C'est aussi vulgaire et aussi absurde que de considérer tout ce qui est national de notre pays dégoûtant et détestable... Les Kiréevski vont jusqu'au bout, plus loin que Aksakov et Samarine : ils veulent bâtir un bâtiment slavo-byzantin sur la fondation de la science occidentale, ils atteignent l'orthodoxe selon Hégel et arrivent jusqu'à la négation de l'histoire occidentale selon la science occidentale... P. V. (Kiréevski) ne voit que le passé de la Russie, il regarde son futur sans conviction... ».¹⁾

Aux yeux de Herzen la haine de l'Occident signifiait «la haine de la libre pensée, du droit, de toutes les garanties, même de toutes les civilisations.»²⁾ Certes, toute sa vie il persista avec résolution à défendre la libre pensée et tâchait de résoudre la contradiction entre l'individu et la société, entre la liberté individuelle et le principe communautaire.³⁾

Pour Herzen, qui ne voulait pas «changer un collier d'esclavage allemand contre un collier slavo-orthodoxe», qui voulait «se libérer de tous les colliers possibles»,⁴⁾ les attitudes des Slavophiles étaient devenues de plus en plus insupportables. «Même les gens au-dessus de l'ordinaire, écrit-il dans le journal du 4 septembre 1844, commencent à me dégoûter : ce frivole Khomiakov, ce gaillard de quarante ans qui a passé toute sa vie à rire et qui s'est fait un absurde fantôme d'Église russo-byzantine devenant universelle, qui répète sans cesse la même chose, qui a tué en lui-même une capacité gigantesque, et Aksakov, fou de Moscou, attendant aujourd'hui ou demain la résurrection de la vieille Russie, et le transfert de la capitale, et le diable sait quoi... Même I.V. Kiréevski est étrange avec toute sa noblesse. Biéliniski a raison : il n'y a pas de paix avec des gens différents à ce point».⁵⁾

Cependant bien qu'il ne pût pas admettre les idées orthodoxes des Slavophiles pour une vérité, il ne refusa pas de reconnaître le fait que les Slavophiles, eux aussi, «se tourmentaient de la situation présente de la Russie».⁶⁾ Soit chez les Occidentalistes, soit chez les Slavophiles, un sentiment sans limites d'amour pour la patrie, pour le peuple russe restait commun.⁷⁾ Tous les chefs de deux cercles, remarquons ici, des opposants au régime de Nicolas I^{er}.⁸⁾ La lettre de condoléances

1) vol. II, pp. 309-310; cf. Gratioux. op. cit., t. I, p. 101

2) vol. II, p. 240; journal du 6 novembre 1842

3) cf. M. E. Malia, «Herzen and Peasat Commune»; I. Berlin, «Herzen and Bakounine on Individual Liberty», dans *Continuity and Change in Russian and Soviet Thought*, Cambridge Mass. pp. 197-217, pp. 473-499

Le nouvel article de M. Granjard, que j'ai lu seulement après la composition de cet essai, traite justement du même sujet. De plus, nous tombons d'accord pour reconnaître que dans l'esprit de Herzen, de 1842 à 1846, apparaissent «les premiers éléments du socialisme populiste». Henri Granjard, «Herzen à la croisée des chemins» dans *Revue des Études Slaves*, t. XXXV, fasc. 1-4, Paris, 1958, pp. 57-76

4) vol. VII, p. 104; Du développement des idées révolutionnaires en Russie

5) vol. II, p. 379; Traduction de Gratioux, dans op. cit., t. I, p. 107

6) vol. II, p. 245; journal du 23 novembre 1842

7) cf. Venturi, op. cit., pp. 35-36; Gratioux. op. cit., t. 1, pp. 98-99

8) cf. Journal de Herzen du 8 janvier 1843; cf. Henri Granjard, Ivan Tourguénev et les courants politiques et sociaux de son temps. Paris, 1954, p. 106

que Herzen écrivit au cas de la mort de K. Aksakov, n'en est-elle pas un témoignage de ce lien ?

«Oui, nous les combattions, mais d'une manière étrange. Nous avons un seul amour, mais notre amour n'était pas le leur. Comme Janus ou comme l'aigle à deux têtes, nous regardions de côtés opposés, quoi que nos cœurs batissent à l'unisson». ¹⁾

Un seul amour, cela n'est rien d'autre que l'amour pour leur pays natal, pour la Russie. Et ce fut non seulement les Slavophiles mais aussi les Occidentalistes qui étudiaient avec tant d'ardeur l'histoire de la patrie ainsi que celle de l'Occident, pour y trouver le chemin par lequel la Russie devait s'avancer. «Et Granovski et nous, écrivait Herzen dans son autobiographie, travaillions, étudions tous avec ferveur. Quelques-uns s'occupaient de la critique ou de la compilation de revues, les autres étudiaient l'histoire russe; toutes les origines des travaux que nous avons accomplis plus tard concernent ce temps-là». ²⁾

Pendant l'année scolaire 1843-1844, Granovski fit dans les locaux de l'Université une série de conférences publiques sur l'histoire du moyen âge. «Hier Granovski commença son cours public, écrit Herzen dans le journal du 24 novembre 1843, c'était merveilleux... J'ai écrit aujourd'hui un petit article sur ce sujet pour *Nouvelle de Moscou*, demain je l'enverrai au comte Stroganov,—ça n'est pas mal, me paraît-il...». ³⁾

Trois jours après se publia l'article de Herzen intitulé «Cours public de M. Granovski», dans lequel il écrivait :

«...Au moment où la difficile questions du vrai rapport entre la civilisation occidentale et notre développement historique occupe tous les esprits pensants et reçoit des solutions contraires, paraît dans la chaire un des jeunes maîtres de notre Université, qui vient, dans une parole vivante, nous donner l'histoire d'une période déjà terminée des destinées du monde germano-catholique, période que la Russie, livrée à son développement propre, n'a pas connue. M. Granovski, qui quitta il y a trois ans la meilleure université de l'Allemagne et qui devoue sa vie à l'étude sur l'histoire européenne, n'est pas, devant la société moscovite, l'avocat du Moyen-Age, mais un témoin qui expose une imposantes suites de faits dans leur lien organique avec les destinées de l'humanité entière ; son cours ne peut pas donner la solution au problème, mais il doit apporter les nouveaux matériaux ; il a le droit d'exiger que ceux mêmes qui veulent condamner et proscrire toute une phase de la vie de l'humanité entendent au moins à son sujet un exposé sympathique... Dans notre temps, le profond respect pour notre caractère national n'est pas exempt de réaction contre ce qui est étranger ; beaucoup de gens regardent ce qui est européen comme quelque chose d'étranger, presque comme quelque chose d'ennemi ; beaucoup craignent, en entrant dans la vie générale de l'humanité, de perdre ce qu'ils ont de russe. L'origine d'une telle opinion peut se comprendre, mais sa injustice est évidente... Nous devons honorer et apprécier le douloureux développement de l'Europe à qui aujourd'hui nous devons tant ; nous devons comprendre cette grande unité de la race humaine qui nous fait voir dans une prétendue dissolution, la paix : cette conscience même de l'unité nous donnera un droit sacré aux fruits acquis par la

1) vol. XV, pp. 9-10 ; vol. IX, p. 133

2) vol. IX, p. 112

3) vol. II, p. 316

sueur et le sang de l'Occident». ¹⁾

C'est ainsi que Herzen fit la critique de l'opinion constante que les Slavophiles conçoivent contre l'Occident, mais d'un autre côté, il tomba d'accord avec eux au moins pour reconnaître que la Russie avait eu, et aurait son développement propre.

«Il y a du vrai dans ce qu'on prétend que notre histoire se développe originalement ; genre originale, ²⁾ il faut le reconnaître»; écrit Herzen dans son journal du 11 septembre 1842. ³⁾

L'histoire russe était «étrangère à la vie féodale de l'Europe, elle ne tint pas de cette époque «ni traits ni tares héréditaires».

«Nous sommes, écrivait Herzen dans son deuxième article sur *Cours public de M. Granovski*, des gens assermentés pris dans une autre contrée et dépourvus de préventions ou de prédilection... Le parti pris passionné pour l'histoire de l'Occident, excusable chez l'homme occidental, serait étrange chez le Russe.» ⁴⁾

Par conséquent, aux yeux de Herzen «il n'est pas de situation meilleure que celle du Russe pour juger avec objectivité du passé de l'Europe». De même, il lui semblait que «l'historien russe se trouve sur un terrain qui lui facilite singulièrement la possibilité d'un point de vue objectif et sympathique sur l'histoire de l'Occident». ⁵⁾

Cependant, il ne lui suffisait pas de reconnaître seulement ce terrain favorable, il lui fallait tenter de «vouloir et de savoir profiter» de cette situation. ⁶⁾

Voilà une manière de penser sur l'histoire et le futur développement de la Russie ; c'est-à-dire, l'intention de profiter de l'originalité de la Russie pour son futur développement, tout en reconnaissant cette originalité dans l'histoire universelle.

1) vol. II, pp. 111-112; cf. Quénet. op. cit., p. 316 La même opinion de Herzen se trouve dans son journal du 6 nov. 1842. du 23 juin 1843 et du 21 fev. 1844. De même, nous lisons dans son article *Du développement des idées révolutionnaires en Russie* les mots qui suivent : «Haïssant, comme nous, le présent de la Russie, les Slavophiles voulaient emprunter au passé des liens dans le genre de ceux qui brident la marche de l'Européen. Ils confondaient l'idée de l'individualité libre avec celle de l'égoïsme rétréci; ils la prenaient pour une idée européenne, occidentale, et, pour nous confondre avec les adulateurs aveugles de la lumière de l'Occident, ils nous présentaient continuellement le tableau terrible de la dissolution européenne, du marasme des peuples, de l'impuissance des révolutions, de l'approche d'une crise sombre et fatale... Il n'est pas facile à l'Europe, disons-nous aux Slavophiles, de se défaire de son passé... Il est facile de faire la critique de la réformation et de la révolution en lisant leur histoire, mais l'Europe les a dictées et les a écrites avec son propre sang. Elle s'est élevée dans ces grandes luttes par ses protestations, au nom de la liberté de la pensée et des droits de l'homme, à cette hauteur de conviction qu'elle ne sait peut-être pas réaliser». vol. VII, pp. 111-112

2) en latin dans le texte

3) vol. II, p. 227

4) vol. II, pp. 123-124; Textes philosophiques, p. 342

5) vol. II, pp. 123-124; Textes philosophiques, pp. 341-342

On pourrait dire qu'un tel point de vue ou bien le désir de l'avoir était resté dans les pensées de Herzen pendant des années qui suivirent. Bien qu'il appréciait «le douloureux développement de l'Europe», il osa faire la critique de la société bourgeoise dans laquelle tombait le monde occidental. Dans ses *Lettres de la France et de l'Italie*, écrites entre 1847 et 1852, Herzen écrivait maintes fois sur ce thème.

6) vol. II, p. 124; Textes philosophiques, p. 343

Et bien, quelle est l'originalité de la Russie dont on pourrait profiter pour son futur développement? Ce fut justement ce que Herzen cherchait avec tant de peine; et c'est ici que nous voyons pour ainsi dire un *point de tangence* entre Herzen et les Slavophiles.

*

**

Nous avons déjà constaté quelle critique Herzen faisait des explications de l'Église orthodoxe par les Slavophiles. Il va sans dire qu'il lui était impossible de regarder l'orthodoxe pour profitable.

Or, le 13 mai 1843, Herzen eu «l'occasion de converser» avec un fameux savant prussien, Baron von Haxthausen, à Moscou. Dans son journal de ce jour-là Herzen écrivit: «...Il considère le principe communautaire comme un élément important qui était réservé de toute ancienneté, et qu'il est nécessaire qu'on le développe selon les nécessités du temps etc...»¹⁾

Quoiqu'il écrivit ainsi, alors il était loin de supposer que ce fut justement ce principe communautaire qu'il cherchait, son attitude pour les explications de Haxthausen était resté sceptique, même ironique.

Ce fut parce que les Slavophiles, eux aussi de l'autre côté, voyaient dans la commune rurale le reste de la communauté patriarcale et chrétienne.²⁾

«Nos Slavophiles donnent l'explication du principe communautaire, écrivit Herz n dans le journal du 20 juin 1843, et ils prétendent qu'il n'y a pas de prolétariat dans notre pays, mais la distribution des champs. Tout cela est un bon bourgeois, mais en partie cela repose sur le développement manqué dans l'histoire. Par exemple, le droit de propriété chez les Bédouins n'a pas le caractère egoïste à l'europpéenne; mais ils (les Slavophiles) oublient, d'autre part, la manque du respect pour soi-même, l'endurance stupide à toutes les oppressions—en un mot, ils oublient l'impossibilité de vivre dans une telle condition. Est-il surprenant que le droit du propriété dans le sens de la propriété individuelle ne s'est jamais développé chez notre paysan, quand ses champs ne sont pas ses champs, même sa femme, sa fille, ni son fils ne sont pas les siens? Son seigneur n'a pas le droit de le tuer, justement comme sous le règne de Pierre, dans quelques endroits, on ne put pas abattre une chêne; donne-lui le droit de justice, alors seulement il deviendra un homme. Douze millions de personnes *hors la loi*.³⁾ Carmen harrendum⁴⁾».⁵⁾

Par les mots susdits, nous voyons deux estimations que Herzen donna sur la commune rurale; c'est-à-dire, d'un côté, il la reconnut pour un bon bourgeois—d'ailleurs il ne disait pas du tout quel bourgeois cela était, encore moins que ce fut le bourgeois du socialisme russe—et de l'autre côté, il indiqua que la commune rurale manquait en soi de liberté, de respect pour le droit personnel et de concept de la propriété individuelle qui étaient caractéristiques à la société occidentale.

1) vol. II, p. 281

2) cf. Gratieux, op. cit., t. II, pp. 23-27; N. Riasanovsky, *Russia and the West in the Teaching of Slavophiles*, Cambridge, Mass., 1952, pp. 133-136 pendant des années qui suivirent

3) en français dans le texte

4) en latin dans le texte

5) vol. II, p. 288

Eh bien, si l'on introduisait ces concepts-là dans la commune rurale, qu'est-ce qui en résulterait ? Écoutons ce que Herzen lui-même a prévu.

«Si nous n'écrasions pas, écrit-il dans son journal du 17 février 1844, avec tant de férocité, cette libre pensée qui avait atteint jusque'à nous, nous pourrions tout d'un coup faire un grand progrès». ¹⁾ Herzen ne donne rien ici d'autre que cette expression vague, mais là nous pouvons clairement voir une manière de penser qui serait exprimée à plusieurs reprises dans ses articles écrits pendant des années qui suivent.

Plus tard, en février 1855, Herzen fit un discours dans le meeting tenu à Londres en commémoration des mouvements révolutionnaires de 1848, dans lequel il dit : «...Notre commune rurale, par une de ces anomalies qui paraissent être de l'ironie dans l'histoire, a une base très large et éminemment socialiste... Je ne répéterai pas ce que j'ai dit tant de fois sur l'organisation de la commune et ses avantages, je veux vous montrer au contraire son grand inconvénient. Le paysan russe est un mineur éternel, il n'est jamais sur ses propres jambes ; dans tous les cas il s'appuie sur la commune, s'abrite derrière elle. L'individu est absorbé par la commune.

Mettre d'accord la liberté individuelle avec la commune — c'est tout le problème du socialisme. Les Etats-Unis de l'Amérique ne l'ont pas résolu, la commune slave encore moins, c'est un embryon sans conscience — et il ne sera appelé à une véritable existence, que par l'individu demandant la plénitude de ses droits comme personne, sans perdre ses droits comme membre de la commune. Eh bien, ce levain révolutionnaire manquait à la commune patriarcale, elle pouvait encore pour longtemps s'arranger avec le tzar, d'autant plus qu'il a peu d'avantage à empiéter sur ses droits... mais il y a une loi historique qui pousse les despotismes eux-mêmes à provoquer les révolutions». ²⁾

Tout de même, pendant des années où Herzen écrivait son journal en Russie, l'actualité ou l'état réel de la commune rurale lui paraissait si pauvre, si misérable qu'il se demandait quand elle avait été en pleine floraison. ³⁾

«Quand on regarde autour de soi... pauvre, pauvre moujik russe.. Dans son journal Herzen continua à écrire : «Près de ses champs pauvres, il y a les champs riches du propriétaire... des moules de céréales, des tas de foin — quel dévouement angélique... Nous nous étonnons des gladiateurs, — mais dans un siècle, est-ce que l'on ne s'étonnera pas de nous, de notre férocité excessive, du manque de philanthropie chez nous ?». ⁴⁾

«Ici je ne cesse d'observer la classe inférieure qui est toujours en contact avec

1) vol. II, p. 335

2) vol. XII, pp. 247-248

Dans son article intitulé *La Russie et le vieux monde* Herzen écrivait les mots suivants : «Conserver la commune et rendre l'individu libre, étendre le *self-gouvernement* de la commune et du district (volost) aux villes et à l'État entier ; et maintenir l'unité nationale, développer les droits personnels et maintenir l'indivisibilité de la terre — voilà la question révolutionnaire pour la Russie, la même que la grande autonomie sociale dont la solution incomplète agite tant l'Occident.

L'État et l'individu—l'Autorité et la Liberté—le Communisme et l'égoïsme (dans le sens large du mot), ce sont les colonnes herculéennes de la grande lutte, de la grande épopée révolutionnaire.» vol. XII, p. 156

3) vol. II, p. 334 ; journal du 12 février 1844

4) vol. II, p. 288 ; journal du 20 juin 1843

nous, — qu'est-ce qui lui manque-t-il pour sortir de son apathie pitoyable?...

Cette commune rurale,... n'approuvant au fond les pouvoirs illimités du propriétaire, tremble et fait de vives instances auprès de lui à son premier mot!».¹⁾

Par conséquent les «questions que les Slavophiles présument d'avoir résolues» sont, aux yeux de Herzen, «encore loin d'être résolues». ²⁾

De même leur insistance que «le fruit de la vie européenne mûrira dans le monde slave». quoiqu'elle fut très intéressante pour Herzen, mais il ne put jamais admettre leur manière de «se réconcilier avec la situation présente». ³⁾

Pour Herzen, à cette époque, il était encore question de savoir si le futur serait à l'Occident ou bien à la Russie.

«L'individu, écrit-il dans le journal du 21 février 1844, c'est l'idée qu'il (le Germain) apporte au monde... Est-ce que nous avons le droit de dire que le temps à venir qui établira sur ses étandars, non pas l'individu mais la commune, non pas la liberté mais la fraternité, non l'égalité abstraite mais la répartition organiques des travaux, ne serait pas à l'Europe? Voilà toutes les questions.»⁴⁾

Ces mots-là que Herzen écrivit au début de l'année 1844, ne témoignent-ils pas sans ambages de sa recherche intellectuelle de cette époque?

*
**

Nous avons déjà constaté que l'attention de Herzen sur l'existence de la commune rurale en Russie tenait son origine de la suggestion de Haxthausen et des Slavophiles, mais ce qui est plus important c'est que cette attention s'est produite en lui par le problème du «futur de la Russie», ainsi que de la «souffrance désespérée» causée par «l'actualité sans sortie». ⁵⁾

Ne pouvons-nous pas dire qu'une telle angoisse sans sortie fit naître *Les lettres philosophiques* de Tchaadaev, *Les âmes mortes* de Gogol et les études historiques de Granovski et de Kireevki? Quant aux recherches intellectuelles de Herzen, on n'en pourra jamais comprendre exactement le vrai sens sans cet arrière-plan où il vécut.

Autant il était évident pour les intellectuels contemporains de Herzen que la Russie était en retard en comparaison de la société occidentale, autant il est naturel que le désir que la Russie rattrapperait et dépasserait l'Occident attira leur attention sur l'originalité de la Russie, sur la commune rurale et les moujiks russes et tant

1) vol. II, p. 363; journal du 9 juillet 1844

2) vol. II, p. 336; journal du 21 février 1844

3) vol. II, pp. 314-315; journal du 10 novembre 1843

Herzen écrivait plus tard dans *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*: «Reprochant à l'Europe de ne pas savoir dépasser ses situations, les Slavophiles non seulement ne disait pas comment ils entendaient résoudre la grande antinomie de la liberté individuelle et de l'Etat, mais évitaient même d'entrer dans les détails de cette organisations politiques slave, dont ils parlaient sans cesse. Sous ce report ils se renfermaient dans la période de Kiev et s'en tenaient à la commune rurale. La période de Kiev n'a pas empêché celle de Moscou, ni la perte de toutes les libertés. La commune n'a pas sauvé le paysan du servage; loin de nier l'importance de la commune, nous tremblons pour elle, car, au fond, il n'y a rien de stable sans la liberté individuelle». vol. VII, p. 112

4) vol. II, p. 336

5) vol. II, p. 278; journal du 21 avril 1843

d'autres.¹⁾

Comme nous avons vu dans les pages précédentes, il y avait, sans aucun doute, un noyau de la théorie du socialisme russe dans les idées de Herzen, quand il cherchait à résoudre *le problème du futur de la Russie* pendant les années 1842-1845.

Cependant, à cette époque ce noyau se trouvait encore sous la forme d'un embryon ou bien d'un bourgeon, et pour qu'il devienne «une base, des angles sur lesquels un bâtiment...de la vie libre-communautaire de l'avenir»²⁾, il fallut que Herzen vit par ses propres yeux la défaite de la révolution de 1848, et subit sa *faillite morale*.

Au début de l'année 1847, Herzen quitta, une dernière fois, Moscou. Il écrivit plus tard dans l'introduction *Du développement des idées révolutionnaires en Russie* :

«...Je quittai la Russie au milieu d'un hiver froid, neigeux, par une petite route de traverse, peu fréquentée et qui ne sert qu'à relier le gouvernement de Pskov à la Livonie...

Entre les bois de sapin saupoudrés de neige, dans de grandes plaines, apparaissaient les petits villages russes ; ils se détachaient brusquement sur un fond d'une blancheur éblouissantes. L'aspect de ces pauvres communes rurales a quelque chose de profondément touchant pour moi. Les maisonnettes se pressent l'une l'autre, aimant mieux brûler ensemble que de s'éparpiller. Les champs sans haies ni clôtures, se perdent dans un lointain infini derrière les maisons. La petite cabane pour l'individu, pour la famille ; la terre, à tout le monde, à la commune...».³⁾

1) cf. A. Gerschenkron ; «The Problem of Economic Development in Russian Intellectual History of Nineteenth Century» in *Continuity and Change in Russian and Soviet Thought* pp. 11-39, surtout p. 23

2) vol. IX, p. 149

3) vol. VII, p. 9